Estudios Románicos**,** Volumen 35, 2026, pp. 341-355
ISSN: 0210-4911
eISSN: 1989-614X
DOI: https://doi.org/10.6018/ER.654651

LA LITTÉRATURE POLYNÉSIENNE : UNE ÉCRITURE POLITIQUE

(Polynesian Literature: a Political Genre)

Natalia Vela Ameneiro*
Universidad de Cádiz

Abstract: The literature of French Polynesia has a strong political role to play through the writings of its authors. Their relationship with France is the result of a long period of colonisation and domination that has left a strong mark on their society. Consequently, some of the most important historical events in this region related to French domination and its consequences, such as the establishment of the Pacific Nuclear Experimentation Centre (CEP), are reflected in the literary works of influential authors such as Chantal Spitz, Titaua Peu and Ariirau. In the present case, we will focus on several of the works of these three authors in order to analyse, on the one hand, the role played in our corpus by the CEP and the consequences of its establishment and, on the other hand, we will detail the way in which the three writers approach the political debate surrounding the independence or autonomy of French Polynesia.

Keywords: Literature from French Polynesia, Chantal Spitz, Titaua Peu, Ariirau, Politique, Pacific Nuclear Experimentation Centre

Résumé : La littérature de la Polynésie française joue un rôle politique fort à travers la plume de ses auteurs. Leur relation avec la France est le fruit d'une longue période de colonisation et de domination qui a fortement marqué leur société. Par conséquent, certains des événements historiques les plus importants de cette région en relation avec la domination française et ses conséquences, tels que l'implantation du Centre d'Expérimentations du Pacifique (CEP), sont reflétés dans l'œuvre littéraire d'auteurs influents tels que Chantal Spitz, Titaua Peu ou Ariirau. Dans le cas présent, nous nous concentrerons sur plusieurs des

* **Adresse de correspondance:** Natalia Vela Ameneiro, Departamento de Filología Francesa e Inglesa, Área de francés. Facultad de Filosofía y Letras (Cádiz), Av. Dr. Gómez Ulla, 1, 11003 Cádiz (natalia.vela@uca.es).

œuvres de ces trois auteurs dans le but d'analyser, d'une part, le rôle qu'occupe dans notre corpus le CEP et les conséquences de son implantation et, d'autre part, nous détaillerons la manière dont les trois écrivaines abordent le débat politique autour de l'indépendance ou l'autonomie de la Polynésie française.

Mots-clés : Littérature de la Polynésie française, Chantal Spitz, Titaua Peu, Ariirau, Politique, Centre d'Expérimentations du Pacifique

1. Introduction

Parler de littérature féminine de la Polynésie française, c'est parler de politique. La Polynésie française ayant un passé colonial avec la France, aujourd'hui la plupart de ses écrivains se réfèrent à ce passé et ses conséquences politiques et sociales dans leurs textes. Des auteures comme Chantal T. Spitz, Titaua Peu ou Stéphanie Ariirau-Richard, reconnues au-delà du triangle polynésien, sont quelques exemples d'une littérature engagée contre la domination française des îles. Ainsi, dans *L'île des rêves écrasés* (1991) Chantal Spitz raconte l'histoire d'une famille tahitienne dès l'arrivée des premiers évangélisateurs jusqu'aux premier tirs nucléaires en Polynésie ; *Elles, terre d'enfance : roman à deux encres* (2011) a, également, comme toile de fond de la narration la dénonciation du nucléaire ; *Et la mer pour demeure*, le dernier recueil publié par Spitz, dont nous retiendrons la nouvelle « Il pleure sur le rêve » où la question politique est principale. Dans *Mutismes* (2003), Titaua Peu brise le silence sur les conséquences de la colonisation nucléaire des îles et sur la question de l'autonomie et de l'indépendance. Bien que son deuxième roman, *Pina* (2016), en fasse mention, ces thématiques ne sont pas au cœur de l'intrigue. Enfin, dans *Je reviendrai à Tahiti* (2005), la tahitienne Clara, de père Français et mère Tahitienne, vit une quête d'identité qui sera résolue grâce à son séjour aux EEUU. Dans ce roman, Stéphanie Ariirau-Richard montre, elle aussi, les inquiétudes de la population tahitienne face au débat autonomie-indépendance. La relation entre la France et la Polynésie française a un long passé et le futur de la Polynésie en tant que française reste encore à définir, que ce soit l'indépendance ou l'autonomie.

Notre objet d'étude sera la thématique politique ainsi que la question nucléaire en Polynésie française, à travers les œuvres de la littérature autochtone précédemment mentionnées. Ces deux questions sont intimement liées dans le contexte polynésien, si bien qu'évoquer les essais nucléaires en Polynésie revient souvent à faire implicitement référence aux enjeux politiques qu'ils impliquent. Le Centre d'Expérimentations nucléaires du Pacifique fut une promesse du Président Charles De Gaulle à la société de la Polynésie française. Une promesse de développement, de richesse, de travail, bref de mondialisation, qui surviendrait grâce à un centre qui allait entraîner des conséquences beaucoup plus graves que ce que l'État français raconta aux Polynésiens. En effet, la mondialisation arriva à Tahiti grâce à l'aéroport international de Faa'a et les terre-pleins du port de Pape'ete. Ces deux infrastructures signifient pour la Polynésie française une « porte ouverte sur le monde » (Merceron, 2018-2021), comparée par Scemla (1995, p. 20) à un « second choc colonial, en plein XX^{e}

siècle »[1]. Le C.E.P. devint un moteur économique à l'époque aussi bien pour les Français que pour les insulaires venus de tous les archipels de la Polynésie française, ce qui a poussé la capitale de Tahiti à un développement accompagné de l'amélioration des services publics. Les graves conséquences – pour la santé de la population mais aussi des conséquences morales – de l'instauration du CEP sont également une inquiétude récurrente chez les auteurs tahitiens :

> Les essais furent terminés au début de 1996 et la France signa avec les États-Unis et la Russie le 25 mars 1996 à Rarotonga, un traité de dénucléarisation du Pacifique. La France avait effectué au total 210 essais nucléaires […]. (Cerf, 2007, p. 498)

La dimension politique occupe ainsi une place prépondérante dans une part significative de la littérature autochtone contemporaine de la Polynésie française, un domaine d'étude récent mais particulièrement fécond au sein de la littérature francophone. Spitz envisage l'écriture comme un devoir de mémoire, à la fois envers les ancêtres et les générations futures. Selon ses mots :

> En Polynésie française, l'Histoire depuis le contact est très peu enseignée et, quand elle l'est, elle est toujours présentée du côté du vainqueur, privant les principaux intéressés de la compréhension nécessaire à une saine mise à distance des événements qui continuent de se vivre comme douloureux, même si un consensus de mauvais aloi semble inviter à croire que cette tranche d'histoire entamée lors du contact, suivie d'une évangélisation frénétique et d'une colonisation mortifère pour se poursuivre aujourd'hui, a été intégrée et dépassée. Il n'en est rien et les Polynésiens dans leur majorité n'ont de leur histoire qu'une version écrite et dite par des Occidentaux, version qui souvent édulcore les guerres d'annexion et les exactions qui en ont découlé, transforme les peuples autochtones en peuples enfants, incapables de prendre leur destin en main. (Spitz, 2007, p. 31)

En 1991, Chantal Spitz devient la première femme tahitienne à publier un roman avec *L'île des rêves écrasés*, qui sera même traduit en anglais sous le titre *Island of shattered dreams* (2007). Le roman raconte l'histoire des Tahitiens depuis l'arrivée des évangélisateurs jusqu'aux premiers essais nucléaires, tout en opposant les deux mondes, celui de la tradition et celui de la modernité arrivée avec les Occidentaux. Il s'agit d'un récit qui embrasse beaucoup de périodes de l'histoire des îles ; on y découvre les événements principaux du point de vue des insulaires, comme une dénonciation des conséquences de la colonisation. Il s'agit de l'histoire d'un couple (le père, Maevarua, et la mère, Teuira) qui voit leur fils partir pour défendre la « Mère Patrie », la France, contre l'Allemagne, à la suite d'une demande de volontaires pour la Deuxième Guerre mondiale ; de l'histoire d'amour de ce fils (Tematua) avec une jeune « demie » (Emily/Emere, fille de Toofa, Tahitienne, et de Charles William, Anglais) ; de la vie de ce couple qui crée une famille d'enfants demis (Terii, Eripeta et Tematua) obligés de s'adapter à une vie entre deux mondes, entre tradition et modernité ; de la spoliation de leurs terres sur le *motu* à cause de l'installation du Centre d'Expérimen-

1 Le premier grand choc fut l'arrivée des navigateurs européens avec les conséquences que cela a eues : la création du mythe de la Nouvelle Cythère, l'arrivée des missionnaires anglais et la colonisation française des îles.

tations nucléaires du Pacifique (CEP) et de l'amour-souffrance entre l'un de leurs enfants et la *papa'ā* responsable des opérations dans le CEP. L'histoire se termine avec le lancement des premiers tirs nucléaires. En 1991, quand les bombes explosaient encore à Moruroa, publier un tel ouvrage devint un acte « fondateur, historique » (Porcher, 2022, p. 112). Titaua Porcher parle de roman « de la contre-histoire » en référence à *L'île des rêves écrasés*, mais c'est une définition que l'on pourrait bien donner à toute son œuvre, puisqu'elle fait des « personnages principaux les porte-parole d'un point de vue dissonant sur le colonialisme, l'évangélisation, les essais nucléaires » (Porcher, 2014, p. 8). L'autrice en a subi très sévèrement les conséquences :

> Les tous premiers pas du premier roman tahitien en langue française sont plutôt faits en enthousiastes. […] Cette histoire, bien qu'ancrée dans une matière autobiographique propre, est celle de toute une communauté. L'entreprise littéraire dépasse le cadre de l'individu pour devenir symbolique. Mais les choses n'en restent pas là. Les temps joyeux se gâtent et après quelques articles plutôt bienveillants, les lettres d'insultes et les menaces pleuvent, accompagnées de coups de téléphone aux parents de l'écrivaine les invitant à « apprendre à leur fille à se taire », d'invectives sur le thème de la traîtresse à sa communauté, de la « demie » qui crache dans la soupe. Un homme, lors d'une séance de dédicaces, va jusqu'à faire cadeau à l'écrivaine outrageusement présomptueuse, d'un dictionnaire de français, « pour lui apprendre à écrire » lui dit-il. (Porcher, 2022, p. 122)

Son troisième roman, *Elles, terre d'enfance* est l'histoire d'une fille demie qui n'arrive jamais à s'intégrer dans la société et qui en est éprouvée. Elle n'est pas aimée par sa mère, mais elle est adorée par Elle, sa grand-mère maternelle, et par Elles, les sœurs de sa grand-mère. Toutefois, la narration est survolée par la dénonciation du nucléaire, comme nous verrons ensuite.

L'écriture, pour Titaua Peu, c'est « [s]a façon de ne pas [s]e taire, de [s]'engager, d'essayer de comprendre [sa] terre si tiraillée » (Parlan, 2022, en ligne) ; c'est sa manière de trouver des mots que l'on n'avait pas dans sa famille et donc qui lui ont manqué depuis son plus jeune âge. En 2003, elle devient la plus jeune auteure tahitienne à être publiée, à l'âge de 28 ans, avec son roman *Mutismes*. C'est l'histoire d'une jeune Tahitienne depuis son enfance jusqu'à sa jeunesse et, en même temps, l'histoire de Tahiti pendant la période des années 1980 à 2000. On y découvre une histoire de violence au sein du couple des parents de la petite ainsi qu'une série de problèmes sociaux face auxquels cette société reste muette, ce contre quoi l'auteure se bat par l'écriture : L'image de Tahiti comme un cliché paradisiaque, où règnent l'amour et la joie, contraste pourtant avec une réalité marquée par la prostitution, la drogue et le racisme. L'engagement politique prend de l'importance à partir de l'adolescence de cette jeune femme : l'indépendantisme de la Polynésie française donne un sens à sa vie quand elle prend conscience des injustices contre lesquelles il faut lutter dans son pays. La corruption politique et les médias sont aussi fortement critiqués dans cet ouvrage.

De sa part, Ariirau affirme qu'elle ne se souvient de n'avoir jamais cessé d'écrire, dans sa vie (Écrire en Océanie, 2021, en ligne). Le roman *Je reviendrai à Tahiti* s'articule autour de la quête identitaire de Clara, qui prend conscience de son appartenance *Mā'ohi* en s'éloignant de son *fenua*. À travers cette narration, le texte met en lumière les préoccupations et

les souffrances de la population de Tahiti et de ses îles, notamment les enjeux liés à l'identité, mais aussi les questions politiques, la liberté et l'indépendance d'un peuple symboliquement incarné par le corps d'une femme.

Notre analyse sera divisée en deux parties dont la première visera à étudier la manière dont Spitz, Peu et Ariirau abordent la question du Centre d'Expérimentations nucléaires du Pacifique dans le corpus choisi et la seconde vise à démontrer comment ces auteures abordent la question de l'autodétermination dans leurs récits. L'objectif sera de mettre en évidence, à travers cette étude – de portée limitée –, la prédominance de la question politique et la dénonciation des conséquences de la domination française sur les îles de Tahiti, qu'il s'agisse des bénéfices tirés par l'Hexagone de cette domination, tels que l'implantation du CEP en Polynésie, ou du débat autour d'une possible indépendance.

2. Le Centre d'Expérimentations du Pacifique (CEP)

Dès le premier moment, au début de *L'île des rêves écrasés*, l'auteure annonce un avenir de souffrances et de déchirure pour son peuple à cause de l'arrivée des Européens :

> Ils arriveront sur un bateau sans balancier, ces enfants, branches nées du même tronc qui nous a donné la vie. Leur corps sera différent du nôtre, mais ils seront nos frères, pousses du tronc unique. Ils s'approprieront notre Terre, renversant l'ordre que nous avons établi, et les oiseaux sacrés de la mer et de la terre viendront se lamenter. (Spitz, 2015 [1991], p. 18)

En 1964, l'État français impose aux Polynésiens le Centre d'Expérimentations du Pacifique comme excuse pour la modernisation et la meilleure économie qu'il impliquera :

> Le CEP était en effet constitué de sites de tirs (Moruroa, Fangataufa), mais aussi d'une base avancée (Hao), d'une base arrière à Tahiti, et d'une vingtaine de postes périphériques abritant des missions permanentes ou temporaires de prévisions météorologiques et de mesure des retombées radioactives, mobilisant au total, sur l'ensemble de la période, des dizaines de milliers de personnes militaires et civils. (Meltz, 2018-2021)

Ce que les essais nucléaires ont laissé derrière eux sont des explosions de maladies. Les conséquences néfastes pour cette population ne furent pas prises en compte, ce que la littérature autochtone dénonce à haute voix. Dans *L'île des rêves écrasés*, la famille de Tematua et Emere reçoit la nouvelle de l'installation du CEP comme une carafe d'eau froide qui leur tord les entrailles. C'est la radio qui annonce la nouvelle :

> *La mère patrie a décidé d'établir sa base de lancement de missiles nucléaires dans l'île de Ruahine. La construction de la première rampe de lancement débutera dans six mois et l'on espère le premier lancement dans cinq ans. Le gouvernement central, par le choix de cette île du Pacifique, montre ainsi son attachement à ses populations lointaines…* (Spitz, 2015 [1991], p. 87)

La Terre, leur *fenua*, est violentée par ces étrangers qui ne respectent pas leur lien avec la nature. Les *Mā'ohi* entendent leur liaison avec la nature très différemment des Occidentaux.

Ils considèrent que la terre ne leur appartient pas mais, au contraire, que c'est eux qui lui appartiennent. Dès lors, au moment où Tematua entend la nouvelle, il pressent la profanation de sa Terre :

> Il [Tematua] ne fait pas un geste. Ses yeux sont perdus dans ce monde qui soudain a changé de couleur ; il a dans la bouche un goût de sang. Le goût du sang de ses frères morts autrefois pour cette glorieuse mère patrie. Le goût de sa Terre profanée par les engins monstrueux d'hommes venus d'ailleurs. Le goût du sang de l'âme violée de son peuple. (Spitz, 2015 [1991], p. 88)

Spitz évoque ici le sang versé par les Tahitiens qui ont servi dans l'armée française – celle de la mère patrie – pour combattre l'Allemagne. Mais elle fait également référence au sang de l'âme, violée par le sentiment d'appartenance à la terre, le *fenua*, qui constitue un élément fondamental de la culture *Mā'ohi*. En effet, c'est cette terre qui fut « profanée », voire « violée », par les Français. De son côté, en écoutant la nouvelle, Emere – fille d'un Européen et d'une Tahitienne – elle ressent une honte profonde en portant en elle ce sang qu'elle a transmis à ses enfants (Spitz, 2015 [1991], p. 88). À cause de l'installation du CEP, la famille est expropriée de son terrain dans l'île, ce qui s'avère tragique pour elle dont les enfants étaient nés sur cette terre.

L'île des rêves écrasés finit après le premier tir de missile. Dans la préface, l'autrice insiste sur les conséquences de ce massacre de la Terre, « vingt-cinq ans après » :

> Ruahine présente tous les symptômes d'un pays sous-développé avec une balance commerciale en dangereux déséquilibre, un peuple à la recherche de lui-même s'enfonçant de plus en plus dans l'alcool, la violence, la drogue et la délinquance. Vingt ans d'irresponsabilité politique ont creusé des inégalités révoltantes entre le peuple *mā'ohi* qui se prolétarise et s'analphabétise et une minorité de privilégiés qui s'enrichit. (Spitz, 2015 [1991], p. 173)

Pour Maurer, les conséquences des essais nucléaires vont « au-delà des questions environnementales et sanitaires » :

> Dans les colonies nucléaires, la vie quotidienne est façonnée par la dépendance à l'égard de l'argent nucléaire. Cette nucléarisation de l'économie sous-tend le sentiment largement répandu que les populations locales ont soit conclu un marché avec le diable, soit été contraintes de le faire – un débat qui continue d'alimenter la politique locale longtemps après la fin des derniers essais[2].

Dans *Elles, terre d'enfance*, les essais nucléaires sont peut mentionnés, mais leur dénonciation serpente dans la narration (Spitz, 2011, p. 25) : ils sont la cause de la mort de la mère du protagoniste, Victoria, qui meurt d'un cancer du sein, l'une des maladies les plus fréquentes depuis le commencement des essais : « Elle est morte alors qu'elle avait toute une

2 Traduction personnelle du texte original en anglais : « But its effects go beyond environmental and health issues. In nuclear colonies, everyday life is shaped by dependence on nuclear money. This nuclearization of the economy subtends a widespread sense that local peoples have either made a devil's bargain or had it forced on them—a debate that continues to inform local politics long after the last of the tests » (Maurer, 2020, p. 372).

vie à encore/colorer de sa beauté/ comme de plus en plus de femmes et d'hommes de chez/ nous » (Spitz, 2011, p. 25). C'est un cancer du sein qui étend la vie de la mère de Victoria à une époque « où s'étalaient sur les murs les posters/ colorés des champignons atomiques français rayonnant/ toutes nos morts » (Spitz, 2011, p. 25), cette même époque où, dénonce Spitz, « se marchaient dans notre île-colonie les/ premières contestations des essais nucléaires présentées/ comme offense arrogance ingratitude forfaiture/ indignité excentricité » (Spitz, 2011, p. 25), où l'argent commençait déjà à tout payer, même ces morts, et avait construit l'hôpital de Mama'o « tout/ nouvellement construit/ signe de cette confortable modernité que l'argent atomique/ nous offrait » (Spitz, 2011, p. 25). L'hôpital construit avec l'argent du CEP, monnaie d'échange ironique : la modernité construit des hôpitaux pour soigner les maladies qu'elle provoque. Dans sa *Lettre ouverte de Polynésie*, Spitz dénonce l'étouffement de son peuple lors des manifestations contre les essais nucléaires à Tahiti :

> Jamais 6000 personnes au moins ne se sont retrouvées dans les rues de Papeete en 1995 pour dire non à la reprise du « bidouillage » décrété par Jacques Chirac dont le premier essai en septembre 1995 a déclenché les plus graves émeutes que notre pays ait connues. Les nombreuses manifestations anti-nucléaires menées par le Here 'Ai'a le 'Ia mana te nuna'a et le Tavitini Huira'atira n'ont pas existé. Il est vrai que ce fut le fait d'indépendantistes. Pourquoi donc le mentionner…
> Non, l'État français ne reconnaît pas le fait nucléaire et il n'a pas l'intention de le faire. Il aurait d'ailleurs tort de le faire puisque ni le gouvernement en place ni les précédents gouvernements ne lui en ont jamais fait la demande.
> Reconnaître le fait nucléaire obligerait l'état à reconnaître le fait colonial puisque son « bidouillage » nucléaire n'a pu se faire dans notre pays que parce qu'il est une colonie française et qu'une décision unilatérale arbitraire du président de sa république a suffi à imposer les essais à des gens qui n'ont jamais eu à donner un quelconque avis à ce sujet, leur avis ne leur ayant jamais été demandé. (Spitz, 2018, p. 21)

Titaua Peu était petite quand les essais nucléaires ont eu lieu, mais elle en avait déjà conscience (Baquey, 2023, en ligne). Une forte prise de conscience pour l'auteure, qui suscite un sentiment d'injustice, provient du fait que sa mère refait sa vie avec un homme qui travaillait à Mourorua. Elle avait étudié à l'école la bombe de Hiroshima et ne comprenait pas pourquoi cela se passait aussi chez elle. Elle a vécu en France la reprise des essais par le gouvernement français en 1995, lors de ses études universitaires, et les émeutes[3] qui eurent lieu à Tahiti cette même année l'ont fortement marquée : « J'ai été très marquée par la violence institutionnelle mais aussi par cette violence de l'intérieur » (Baquey, 2023, en ligne). Elle se demandait « Comment on est arrivés là ? » (Baquey, 2023, en ligne). Dans *Mutismes*, c'est à travers le compagnon de la mère de cette famille qu'apparaissent les essais nucléaires. Il travaillait à l'île de Moruroa et en avait quelques photos à la maison familiale, ce qui choquait la protagoniste. C'est à travers la métaphore du champignon qu'elle y fait

3 Sur les émeutes : Triay, Philippe, « Archives d'Outre-mer – 1995 : émeutes à Papeete contre la reprise des essais nucléaires à Mururoa », *FranceInfo Le portail des Outre-mer*, 28/09/2014. Disponible sur https://la1ere.francetvinfo.fr/2014/09/26/archives-d-outre-mer-1995-emeutes-papeete-contre-la-reprise-des-essais-nucleaires-mururoa-193132.html Il faut remarquer que l'on parle, dans la vidéo de cette publication de *FranceInfo*, des indépendantistes comme responsables de ces émeutes au lieu de parler d'une population contre les essais nucléaires, qu'ils soient indépendantistes ou pas.

référence, à partir du souvenir d'une photo du compagnon de sa mère dans l'île de Moruroa où il travaillait. Ce furent ces bombes qui avaient réduit son pays au mutisme, selon elle :

> J'ai revu ces images de champignons qui explosaient la nuit, le jour. Effroyables. Des champignons élancés, longilignes ou plus petits et plus larges. Des trucs qui s'élevaient, en tout cas, et autour, il me semblait que c'était le vide. Ces photographies étaient posées là, dans ma maison, comme autant de plaies qui avaient réduit mon pays au silence. (Peu,2021 [2003], p. 132)

Dans ce premier roman, Peu n'approfondit plus le sujet des essais jusqu'à la fin de l'histoire, où elle dédie plusieurs pages à la description des émeutes contre la reprise de ceux-ci. Ils allaient bloquer la ville de Pape'ete dans le but d'arrêter la décision de reprendre les essais mais, alors que Rori – l'amant – en tant que représentant des indépendantistes demandait à la population qui les soutenaient d'éviter l'affrontement, il y eut un grand groupe qui décida de participer aux émeutes avec violence. La protagoniste qui avait jusque-là développé son dévouement politique autour des questions sociales se focalise aussi sur des questions environnementales. Comme l'explique Maurer, la lutte sociale et la lutte écologique se mêlent, donnant ainsi lieu à un écoféminisme de la part de Peu :

> En effet, dans son vocabulaire, la lutte pour la liberté politique et les droits écologiques sont tellement liés que ses personnages sont accusés de fusionner l'écologie et l'indépendance : « À la radio, on nous reprochait de faire l'amalgame entre écologie et indépendance, mais pour nous, les choses paraissaient claires. Un Tahitien qui reprend sa terre est un Tahitien libre, et, pour la reprendre, il nous fallait empêcher qu'elle soit de nouveau bafouée, souillée[4] ».

La Terre devient un symbole dans la lutte pour la liberté lors des émeutes de 1995. La terre d'où vient le Polynésien et à laquelle il appartient avait déjà été détruite par de longues années d'essais nucléaires et il fallait, quoi qu'il en coûte, freiner la reprise. Historiquement, quelques leaders de la politique et de la culture Tahitienne ont osé s'opposer aux essais sans réussir à gagner la bataille :

> Dès 1950, Pouvanaa a Oopa commence à collecter des signatures dans l'archipel des Tuamotu dans le cadre des efforts mondiaux pour l'appel à la paix de Stockholm (Maclellan 2019, 4) ; dans les années 1960, les députés Francis Stanford et John Teariki s'opposent publiquement au Centre d'expérimentation du Pacifique à l'assemblée tahitienne (Barrillot 2003, 119) ; et dans les années 1970, le poète et cinéaste Henri Hiro organise les premières marches antinucléaires dans le pays (Pambrun 2010). Pourtant, aucun de ces pionniers n'a réussi à centraliser un mouvement antinucléaire efficace. Pouvanaa a été exilé[5] avant le début des essais, Teariki

4 Traduction personnelle du texte original en anglais : « In fact, her vocabulary makes the fight for political freedom and for ecological rights so interlinked that her characters are accused of merging ecology and independence: "A la radio, on nous reprochait de faire l'amalgame entre écologie et indépendance, mais pour nous, les choses paraissaient claires. Un Tahitien qui reprend sa terre est un Tahitien libre, et, pour la reprendre, il nous fallait empêcher qu'elle soit de nouveau bafouée, souillée (Peu, 2003, p. 137) » (Maurer, 2020, p. 383).

5 « Les historiens débattent encore pour savoir si l'exil de Pouvanaa a Oopa doit être attribué à une conspiration française en raison des essais nucléaires à venir ou simplement aux administrateurs coloniaux de Papeete qui ne voulaient pas renoncer à leur pouvoir ». Traduction personnelle du texte original en anglais : « Historians still debate whether Pouvanaa a Oopa's exile should be attributed to a French conspiracy given the upcoming nuclear tests or simply to colonial administrators in Papeete unwilling to relinquish their power ».

> et le gouvernement de Stanford sont rapidement devenus trop dépendants de l'argent du Pacific Experimentation Center pour s'y opposer avec succès (Haupert 1998, 141), et Hiro est longtemps resté politiquement et socialement marginalisé avant sa mort prématurée des suites d'un cancer[6].

Sur le chemin des émeutes, la protagoniste de *Mutismes* contemple l'image d'Henri Hiro, figure célèbre de l'engagement pour la culture tahitienne, qui se battait contre les essais vingt ans plutôt : « En face de moi, posé sur un mur, Henri Hiro semblait nous regarder, nous écouter. Il avait été un poète, un indépendantiste de la première heure et un opposant aux essais. Sur cette photo, il défilait seul, dans les rues de Papeete. Il disait NON ! C'était il y a vingt ans, c'était aujourd'hui encore » (Peu, 2021 [2003], p. 133). Il était le symbole d'une lutte qui, comme le signale l'auteure dans le récit, s'est prolongée plus de vingt ans. Il était, pour la jeune tahitienne, la représentation de ce qu'elle devait être, de ce qu'il fallait faire, pour défendre son *fenua* des invasions extérieures qui menaçaient sa sécurité et celle de son peuple.

Le fait de permettre à l'Hexagone de maintenir sous son contrôle la Polynésie en échange d'argent est une des raisons pour lesquelles aujourd'hui encore beaucoup d'autochtones ont du mal à parler, par culpabilité d'avoir cédé aux chantages : « La culpabilité, la honte et le silence sont encore des questions d'actualité dans les communautés touchées par le colonialisme nucléaire. Il s'agit d'un problème courant, soulevé il y a longtemps par les militants antinucléaires[7] ». Dans *Mutismes*, c'était la question économique qui divisait la population entre le oui et le non à la reprise : « Un oui économique, car la France, c'était sûr, pour se dédouaner, allait injecter des milliards dans les caisses du « pays ». Il s'en trouvait des « non », pour la nature, tout simplement. Je disais non pour toutes les bonnes raisons du monde. Je disais non, parce qu'on n'a pas le droit de prendre des décisions sans même nous consulter » (Peu, 2021 [2003], p. 133). Dans le conflit, ils apprennent qu'aucune négociation n'était prévue et que le président du gouvernement allait partir pour Paris quelques heures plus tard, alors ils quittent la manifestation pour l'aéroport dans le but de parler avec lui. Rori continue de demander du calme mais l'impatience de quelques-uns leur explose à la figure : « Les manifestants entourèrent l'avion. Dans la main, ils avaient des pierres, des chaînes, des barres de fer, sorties d'on ne sait où » (Peu, 2021 [2003], p. 146). La violence augmente jusqu'à ce qu'elle éclate et le sang commence à couler. La souffrance du pays est représentée par ces mots : « Papeete, à feu, à sang » (Peu, 2021 [2003], p. 149). Rori, le leader indépendantiste et compagnon de la protagoniste, fut arrêté comme responsable des émeutes : « Il fallait des responsables à tout ça, il fallait un leader » (Peu, 2021 [2003], p. 152).

---

6 Traduction personnelle du texte original en anglais : « In the 1960s, deputies Francis Stanford and John Teariki publicly opposed the Pacific Experimentation Center at the Tahitian assembly (Barrillot 2003, 119); and in the 1970s, poet and filmmaker Henri Hiro organized the first antinuclear marches in the country (Pambrun 2010). Yet none of these pioneering men succeeded in centralizing an effective antinuclear movement. Pouvanaa was exiled before the beginning of the tests,4 Teariki and Stanford's government soon became too financially dependent on the Pacific Experimentation Center's money to oppose it successfully (Haupert 1998, 141), and Hiro long remained politically and socially marginalized before his premature death by cancer » (Maurer, 2020, p. 390).

7 Traduction personnelle du texte original en anglais : « Guilt, shame, and silence are still contemporary issues in communities affected by nuclear colonialism. This is a common problem, raised long ago by antinuclear activists » (Maurer, 2020, p. 373).

Dans *Pina*, Titaua Peu mentionne très peu la question nucléaire mais elle est toujours là : c'est à cause des essais que Teanuanua, l'oncle de Pina, souffre d'un cancer terminal après avoir travaillé trente ans à Moruroa :

> Quand l'État a décidé qu'il était suffisamment riche pour arrêter pour de bon les essais nucléaires, Teanuanua a pris sa retraite. Trente ans sur l'atoll du grand secret, c'était bien suffisant. (Peu, 2016, p. 51)

C'est lui qui décide de se sacrifier pour la famille de Pina en se déclarant coupable de l'assassinat d'Auguste afin de libérer Ma, puisqu'il savait qu'il ne lui restait que deux mois de vie. Titaua Peu dénonce les abus de l'État français concernant les essais nucléaires et la non-reconnaissance de ses immenses et terribles conséquences : « Injuste que l'État, malgré ses promesses, n'ait pas reconnu, dans sa putain de maladie, les putains de conséquences de trente ans de labeur à Moruroa » (Peu, 2016, p. 306).

3. Le détachement de l'Hexagone

En effet, les Européens sont venus s'approprier des terres des *Mā'ohi* et leur ont imposé leurs croyances et leur culture : « Ils ont déstabilisé notre ordre, nous imposant leur monde. » (Spitz, 2015 [1991], p. 18). Chantal Spitz lève sa plume contre la colonisation et contre l'évangélisation que celle-là a impliquée :

> Pour se protéger de cette nature *mā'ohi*, si étrange et excessive pour leur monde usé, ils firent appel à leurs *tahu'a* [prêtre] afin d'exorciser le mal et le péché. Des pasteurs ont alors débarqué d'autres vaisseaux sans balancier, messager de leur Dieu, *tahu'a* évangélisateurs porteurs de la seule parole divine. Ils crurent qu'ils étaient arrivés au bout du chemin du monde, en enfer. (Spitz, 2015 [1991], p. 21)

Pour sa part, c'est quand elle occupe un poste comme chargée de communication à la mairie de Faa'a que Peu devient « la plume du parti indépendantiste » (Baquey, 2023, en ligne), dirigé par Oscar Temaru. Même si aujourd'hui elle continue d'être aussi engagée pour l'indépendance de son pays, elle ne le fait plus depuis le sein du parti :

> Je me suis retirée de mon parti indépendantiste parce que, justement, ce parti n'avait pas, ni n'évoque toujours pas la question de la femme, la question de l'avenir, d'un avenir institutionnel mais surtout de combats que nous vivons chaque jour encore en Polynésie et dans lesquels très peu de politiques prennent le courage de se battre contre les inégalités faites aux femmes. Donc, oui, engagée à travers mon écriture et à travers mes interventions, de plus en plus courantes, même internationales aujourd'hui, et voilà, je vais porter la voix de mon peuple sans étiquette politique. (Fruchon-Toussaint, 2022, en ligne)

La corruption politique et des médias est aussi présente dans *Mutismes*, notamment quand on parle de l'indépendantisme et des émeutes. Quand la protagoniste s'immerge dans la politique indépendantiste, elle est étonnée de découvrir que les *meetings* politiques de

ce parti n'ont rien à voir avec ce qu'on dit qu'on y trouve : « Dans l'imaginaire collectif polynésien, les rassemblements du parti indépendantiste ressemblent à des *meetings* fascistes, pleins de violence et d'alcool. Je n'ai rien vu de tout cela » (Peu, 2021 [2003], p. 87). L'indépendantisme est signalé comme négatif à partir même de ses rassemblements. Des doutes concernant ses propres convictions indépendantistes naissent chez la protagoniste de *Mutismes* à cause de cette image vendue à la population faisant miroiter les énormes désavantages de cesser d'être l'enfant de la Mère Patrie, avec la perspective de devenir pauvre et sans abri :

> Et si le vieil homme qui m'avait abordée il y a une heure disait vrai ? Qu'allaient devenir tous ces gens qui ne savaient plus ni pêcher, ni cultiver ? Qu'allaient devenir ces enfants à qui on avait martelé que l'avenir ne se trouvait jamais en « arrière » ? Car il paraissait presque certain que l'indépendance, c'était cela. Une espèce de table rase de tous les conforts, de toutes les commodités, un bond dans le passé. Et s'il avait raison ? La Métropole partie, comment penser que nous pouvions nous en sortir ? (Peu, 2021 [2003], p. 121)

La corruption est présente lors des émeutes du côté des médias qui soutiennent la Métropole : « Cela paraissait presque évident, puisque cette même presse appartenait à tous, sauf au Tahitien. Non, les essais n'étaient pas dangereux. Oui, le président avait raison et nous aurions mieux fait, nous, pauvres ingrats, de lui « rendre grâce » pour tout l'argent qui allait couler à flots » (Peu, 2021 [2003], p. 135). Alors que Rori avait décidé qu'un barrage lors d'une manifestation serait hermétique sauf en cas d'urgence – donc les ambulances pouvaient passer –, les dires signalaient les indépendantistes de la bagarre comme responsables de plusieurs morts : « On entendit dire qu'à cause de nous, un enfant malade était mort, juste à l'entrée de la ville, que nous aurions empêché sa famille de l'emmener à l'hôpital. Plus tard, c'était une femme, un peu plus tard encore, un vieil homme…Le pays entier était suspendu aux dires, aux dernières calomnies » (Peu, 2021 [2003], p. 140).

La nouvelle « Il pleure sur le rêve » du recueil *Et la mer pour demeure*, de Spitz, est la caricature d'un rêve d'une supposée indépendance en même temps que la dénonciation de la corruption de la puissance qui domine encore le pays. En ce qui concerne l'indépendance, bien que les atouts démontrent que ceux qui luttent pour elle aujourd'hui ont raison, les autonomistes s'efforcent de prouver que les indépendantistes ont tort. Les avantages de rester attaché à la France surgissent rapidement en riposte :

> les profits sont monstrueusement au-delà des prévisions
> et un plan d'équité sociale est rapidement mis en place
> les bidonvilles se salubrent dans des réhabilitations résidentielles
> les addictions se purgent dans des établissements spécialisés
> les programmes scolaires se refondent dans des réhabilitations de l'histoire (Spitz, 2022, p. 21)

Face à la menace des partis indépendantistes, la République tente de pallier le désastre social et la misère de l'île. Mais les remèdes soulignent les carences des insulaires : si « un plan d'équité » se met en place, c'est bien parce que l'inégalité règne, s'il y a urbanisation, c'est bien face au constat des « bidonvilles » et si l'on crée des institutions spécialisées, c'est

parce que les drogues gangrènent les îles de la Polynésie française. Enfin, la France accepte de revisiter l'Histoire, mais jusqu'à quel point ? Tout semble fait comme il le faut mais : « la télévision du pays et les deux quotidiens portent la désinformation et l'alarme comme une bannière/ […] l'ambassade de l'ancienne domination est le centre névralgique d'un coup d'état remis en ordre » (Spitz, 2022, p. 23).

L'histoire se termine par un coup d'état qui élimine, littéralement, le président indépendantiste et fait croire, à travers la corruption des moyens de communication, qu'il fut abattu alors qu'il essayait de fuir avec l'argent du peuple : « Les deux quotidiens officiels publieront à la une la photographie en couleurs d'un président abattu dans le dos étalé dans le jardin deux valises ouvertes débordant de billets verts près de son cadavre titrant 'L'INFAMIE DU PRÉSIDENT' pour l'un et 'LE PRÉSIDENT ARRÊTÉ DANS SA FUITE À L'ÉTRANGER' pour l'autre » (Spitz, 2022, p. 26).

Dans la nouvelle de Spitz le rêve d'une indépendance fut brisé, avec la conclusion que la lutte doit continuer malgré l'oppression et la corruption parce qu'un jour le rêve deviendra réalité : « Nous avons perdu ils sont les plus fort d'autres un jour gagneront. […] Le chemin s'arrête non par la volonté du peuple mais par l'oppression de quelques-uns » (Spitz, 2022, p. 25).

Enfin, dans *Je reviendrai à Tahiti*, l'histoire de Clara est toujours accompagnée d'un débat politique autour de l'indépendance ou l'autonomie de la Polynésie française. Lors d'une discussion avec deux amies sur leur identité tahitienne et française – comme si c'était un même territoire – et de l'autonomie ou de l'indépendance de la Polynésie, elles se rendent compte qu'elles ne savent pas ce que signifient vraiment ces deux mots car, en tahitien, il n'y a qu'un seul mot pour parler de cela :

> Nous-mêmes, nous ne savons plus ce qu'est la différence entre « autonomie » et « indépendance ». […] Autonomie, indépendance… *N'est-ce pas un seul et même mot dans notre langue* !?
> Elles se lancent des regards interrogateurs… Comment dit-on « indépendance » en tahitien déjà ? ...Ont-elles oublié ce mot, qu'elles n'ont jamais entendu leurs parents prononcer dans la langue vernaculaire. Surprises qu'il existe, qu'elles ne savent pas comment dire indépendance dans leur langue mère. *Ti'amara'a*, indépendance, autonomie. *Ti'amara'a*, un seul et unique mot en tahitien, quand il en existe une centaine pour exprimer le regard. (Ariirau, 2005, p. 44)

Ariirau met l'accent sur la richesse de la langue tahitienne, le *reo tahitien*, en même temps qu'elle souligne le problème qui s'en coule de faire décider une population sur son futur comme nation sans, peut-être, vraiment comprendre tout ce que ces deux mots représentent. Comment peut-on choisir l'un ou l'autre si l'on n'a jamais connu autre que l'idée de la société polynésienne en tant que collectivité ? Mais le débat autour de l'autodétermination des tahitiens se voir représenté, de même, par le corps des femmes. Le personnage de Clara écrit : « Masturbation artificielle, masturbation intellectuelle… Je peux me faire jouir seule puisque j'ai du sang indépendantiste dans les veines ! Mon corps, c'est mon pays. Mon pays, c'est mon corps » (Ariirau, 2005, p. 113). La comparaison de son pays à son corps dans un contexte politique agité autour de l'autonomie ou l'indépendance du pays devient une re-

vendication double, du droit à choisir du peuple tahitien d'abord, et du droit de la femme à profiter de son corps tel que le ferait un homme sans le rejet de la société.

4. Conclusions

Dans *L'île des rêves écrasés*, Chantal Spitz dénonce les souffrances et les conséquences d'une colonisation, puis d'une évangélisation, qui signifia pour les Tahitiens une relation de soumission envers le colonisateur qui leur procura un Centre d'Expérimentations Nucléaires qui aura de graves conséquences pour la santé et la vie de cette population. Il s'agit d'un roman qui évoque une période assez ample de l'histoire de la Polynésie française mais qui se démarque du fait de la fréquente référence aux faits historiques qui ont marqué un peuple à cause de la domination française et qui s'en détacherait aujourd'hui s'il avait le droit à la parole en choisissant entre autonomie ou indépendance. L'exemple *d'Elles, terre d'enfance* comme celui de *Pina,* nous prouvent que, même si ce n'est pas le sujet principal de l'histoire, la question du nucléaire survole toujours une grande partie de la production littéraire polynésienne. Dans le cas de *Mutismes*, Titaua Peu s'arrête beaucoup plus sur la question nucléaire pour insister sur la question politique, puisque ce sont les émeutes de 1995 qui vont marquer la situation politique de Tahiti autour de la question indépendance ou autonomie. La corruption est également signalée dans ce roman, aussi bien du côté des médias que de certains groupes politiques, puisque la protagoniste découvre qu'un *meeting* du parti indépendantiste n'est pas ce que l'on dit. Dans tous les cas, le viol de la terre, du *fenua*, est aussi un sujet principal. Les essais nucléaires sont abordés aussi bien comme une question politique que comme une question écologique. Enfin, Ariirau signale dans *Je reviendrai à Tahiti* le débat sur l'autodétermination et la problématique liée à la langue tahitienne, puisque pour la culture polynésienne les concepts d'autonomie et d'indépendance seraient contraires au concept de communauté qui, traditionnellement, caractériserait cette population. Le personnage de Clara représente dans cette histoire la métaphore de l'île-femme : « mon pays c'est mon corps » (Ariirau, 2005, p. 113).

Chantal T. Spitz, Titaua Peu et Stéphanie Ariirau-Richard étant trois référentes de la littérature polynésienne et ayant étudié un corpus varié et divers, nous pouvons conclure qu'il s'agit donc d'une littérature fortement politique où l'écriture devient un outil majeur pour dire, pour dénoncer les injustices ; bref, pour mettre fin aux « mutismes » qu'ont accompagné pour longtemps l'histoire de la Polynésie française, écrite jusqu'il n'y a pas si longtemps pour l'étranger.

RÉFÉRENCES

Ariirau, S. (2005). *Je reviendrai à Tahiti*, L'Harmattan.

Baquey, C. (2023, 7 avril). Titaua Peu : "Dans les années Flosse, la Polynésie tendait à être totalitaire" [#MaParole] », *FranceInfo Le portail des Outre-mer*.

[Podcast] https://la1ere.francetvinfo.fr/titaua-peu-dans-les-annees-flosse-la-polynesie-tendait-a-etre-totalitaire-maparole-1133500.html

Cerf, P. (2007). *La domination des femmes à Tahiti. Des violences envers les femmes au discours du matriarcat*, Au vent des îles.

Écrire en Océanie (2021). *ARIIRAU*. https://www.ecrire-en-oceanie.nc/auteurs/auteurs-de-tahiti/ariirau/

Fruchon-Toussaint, C. (2022, 22 octobre). Titaua Peu, pour en finir avec les silences de son pays Tahiti, *RFI, littérature sans frontières*. [Podcast] https://www.rfi.fr/fr/podcasts/litt%C3%A9rature-sans-fronti%C3%A8res/20221022-titaua-peu-pour-en-finir-avec-les-silences-de-son-pays-tahiti?fbclid=IwAR183hJdoplX8TcyeSxL7F6ZE-FoZveP-wpJvzfuI8U3AQaBH8KnRsr3sd0U

Maurer, A. (2020). Snaring the Nuclear Sun: Decolonial Ecologies in Titaua Peu's Mutismes: E 'Ore te Vāvā. *The Contemporary Pacific, 2*(32), 371-397. https://dx.doi.org/10.1353/cp.2020.0034

Meltz, R. (2018-2021). Projet « Écrire l'histoire du C.E.P. », Centre de recherche sur les économies, les sociétés, les arts et les techniques. https://www.cresat.uha.fr/ecrire-lhistoire-du-c-e-p/

Parlan, V. (2022, 29 mai). « Titaua Peu et les noirceurs de la Polynésie », *Ouest-France*. https://www.ouest-france.fr/culture/livres/titaua-peu-et-les-noirceurs-de-la-polynesie-81a2d5ec-ddd9-11ec-a20f-1daece0f4057

Peu, T. (2016). *Pina*. Au vent des îles.

Peu, T. (2021 [2003]). *Mutismes*. Au vent des îles.

Porcher, T. (2014). Les enjeux du français dans la littérature « autochtone » du Pacifique. In S. André et J. Bessière. (Eds.), *Littératures du Pacifique insulaire en langues européennes* (pp.209-229). Champion.

Porcher, T. (2022). L'île des rêves écrasés, premier roman tahitien. *Littérature*, 1(205), 112-121. https://doi.org/10.3917/litt.205.0112

Scemla, J.-J. (1995). Polynésie française et identité maohie. In J. Chesneaux. (Eds.), *Tahiti après la bombe. Quel avenir pour la Polynésie ?* (pp. 19-52). L'Harmattan.

Spitz, C. (2022). *Et la mer pour demeure*. Au vent des îles.

Spitz, C. (2018). Lettre ouverte de Polynésie. *Multitudes,* 1(70), 18-24. https://doi.org/10.3917/mult.070.0018

Spitz, C. (2015 [1991]). *L'île des rêves écrasés*. Au vent des îles.

Spitz, C. (2011). *Elles : terre d'enfance. Roman à deux encres*. Au vent des îles.

Spitz, C. (2007). Traversées océaniennes. *Multitudes,* 3(30), 29-36. https://doi.org/10.3917/mult.030.0029

NOTICE ACADÉMIQUE-PROFESSIONNELLE

Natalia Vela Ameneiro a soutenu sa thèse « La littérature francophone tahitienne face aux mythes de la Nouvelle Cythère : Chantal T. Spitz et Titaua Peu » (2024) à l'Université de Cadix. Elle s'intéresse aux questions littéraires, historiques, ethnographiques et de genre de cette région de l'Océanie. Elle enseigne à l'université de Cadix depuis 2022 et, aupara-

vant, à l'Université de Séville. Il a notamment publié les ouvrages suivants : *Cartes postales de Chantal Spitz (2015)*, Conversation et nouvelle brachylogie, Mons, Éditions du CIPA, 2020, pp. 203-211 ; « Les limites de la vie en Polynésie française », *Cahiers Internationaux du Symbolisme. Limites de la vie*, nº 155-156-157, 2020, pp. 307-323 ; *La littérature féminine en Polynésie française*, Approches de la culture féminine dans l'Asie et l'Océanie francophones, Paris, Indigo & Côté femmes éditions, 2022, pp.105-135 ; *La mythologie fondatrice tahitienne aujourd'hui : une recréation de Simone Grand*, (Re)creadoras, una mirada sobre la escritura y la traducción desde el siglo XXI, Granada, Editorial Comares, 2023, pp. 195-201 ; *Flora Aurima-Devatine : le parcours d'un engagement polynésien*, Écrivaines engagées, Paris, L'Harmattan, 2023, pp. 171-182 ; *Rites maritimes en Polynésie et en Andalousie*, Cahiers Internationaux du Symbolisme. Paysages et imaginaires de l'eau. Perspectives artistiques en Méditerranée, 2023, pp. 195-205 et « Genre et sexualité dans la littérature polynésienne », *Anales de filología francesa*, n.º 32, pp. 212-228.